

II^e partie

LA PAROLE

S'enfoncer dans l'autonomie structure/événement (cf.)^e chap. de Benveniste PLG), telle qu'elle a été annoncée dès le début du cours.

virtuel / transitoire ; contrainte anonyme / spontanéité ; répertoire fini, constitué / combinaisons indéterminables, inédites

En deuxième place :

clôture / référence : clôture au sens de Greimas, et de l'autre côté, du côté de "l'instance de discours" (Benv.), référence double (Frege : dire quelque chose et dire sur quelque chose : de là que se pose le problème de l'erreur, du non-sens, ~~de~~ de l'absurde, ... - tout cela, ce sont des problèmes de parole, non de langue).

On peut d'ailleurs et pousser cette autonomie jusqu'à voir la langue comme un objet pour soi, même un monde pour soi : immanence de relations de la langue. Tantôt que la parole a visée référentielle hors d'elle-même : d comme médiation, comme un "valoir-pour" ~~comme un "valoir-pour"~~

Troisièmement : anonymité / subjectif
 ↳ la question même "Qui parle ?" n'est pas relevante, il ne faut pas la poser dans le cas de la langue.

Dans l'instantané de discours, la portion "Qui parle?" a un sens; cote la réponse à cette portion ne doit pas venir trop vite, "C'est moi qui parle!", cela nous est bien appris par les structuralistes; mais, si la réponse peut être fautive, cela ne met pas en cause la relevance de la portion sur ce plan. Ici seulement intervient la communication.

Autre autonomie à ajouter:

autonomie des unités: unités analytiques/synthétiques.

Dans la langue, l'unité est obtenue par commutation et n'est définie que par ce test; cela ne se peut que parce que nous sommes dans un ordre l'articulation où les unités sont discontinues, ce sont des "unités discrètes" en relations d'opposition, binaire, ("Dans la langue, il n'y a que de différences," Saussure).

Avec la parole apparaît une nouvelle sorte d'unité: la PHRASE, qui ne relève pas de la même méthodologie que les unités analytiques, car c'est déjà un processus d'unification (déjà Platon, Cratyle: le langage comme tissage). Rapport de prédication, nom-verbe, ... - Unité complexe -

Cinquième autonomie:

forme/sens (Linguistique) - le problème de sens naît avec la nouvelle unité, l'unité complexe qui a une référence, qui veut dire quelque chose. Impossible de résoudre le problème de la signification au niveau des ~~nom~~, mais seulement au nom,

niveau de la phrase: les problèmes de sens n'apparaissent pas, c'est juste dans l'analyse structurale → erreur de se battre pour ou contre la distinction signifié/chose, qui n'a pas de place dans l'analyse structurale.

Le mot? Il faut en parler qu'après avoir parlé de la phrase, ~~dit-on~~ disons non! Car le mot est trop pour l'analyse structurale des signes, des monèmes; le rassemblement de monèmes en mots est déjà un fait de parole: c'est une fraction de phrase qui achève le mot (terminaison, qui ne sont applicables qu'en position de phrase).

De plus, le mot est virtualité sémantique et même polysémantique, dans le dictionnaire: chaque mot a une queue de comète, un degré de "variables contextuelles" (Greimas). Comme signification effectuée, le mot est un fait de parole: cf. Hjelmslev qui renvoie la sémantique à "l'usage" et à la "substance".

Les structuralistes ont bien raison d'éliminer les problèmes de signification, mais justement tout reste à faire pour une compréhension de une autre dimension.

✓ les signes ont, dans la langue, une valeur (oppositive).

✓ les mots ont, dans la parole, une signification dans la phrase.

Saussure p. 166: "Dans la langue, il n'y a que des différences" mais la suite de ce qu'il écrit est plus inquiétante,

et généralement on ne s'en occupe pas! "le signe dans sa totalité et une chose positive dans son ordre". S. recule-t-il devant les conséquences extrêmes de son analyse par différences? Ne faut-il pas dire que cet "ordre" est la production dans un contexte, c'est la valeur référentielle en position de phrase? Alors ce serait l'effectuation qui relierait définitivement sign⁺ et sign⁻ comme "une chose positive": c'est le "mécanisme de la langue", production linéaire (la parole est linéaire, pas la langue - le signe n'est pas linéaire!). C'est la difficulté et non la solution qui est ainsi montrée, Rissour le sait!

La phrase

Problème extrêmement ancien: Platon, Aristote.

↳ Cratyle, Théétète, Sophiste

il faut partir de la situation créée par les sophistes, le problème qu'ils ont créé ressemble à celui de la "clôture" de l'univers des signes, les mots sont un univers clos à la réalité. Jaeger (Paideia) montre que cela s'oppose au poète tragique (qui est enraciné dans l'Être) et du philosophe poète (Parménide); le Sophiste voit le λ comme une Τεχνη ~~conscience~~ avec opposition νομος / νόμος: le λ est une création conventionnelle → problème de la rectitude (ὀρθότης) de nos mots qui dès maintenant apparaît; la relation à

l'être devient problématique, avec même possibilité (que le d soit un jeu). Les Sophistes vont même pousser pratiquer un agyisme d'ad en rendant "forte la faiblesse" = en séduisant par l'usage médiant de l'arbitraire des mots.

le philosophe voit s'ouvrir cet abîme : tout est permis dès cet arbitraire. "L'homme est la mesure de toutes choses" (Protagoras) = subjectivité, pour Platon (mais cette phrase peut aussi être prise positivement).

Cratyle

Première tentative pour résoudre le problème de l'ἄπορρογς avec les seules ressources du nom. (Platon tombe sous la critique de Wittg. qui reproche ce point de départ à toute la linguistique classique). Essai d'ancrer les significations dans la pluralité des êtres (≠ Parménide : unité de l'Être), dès un "polykésisme des formes" : les Idées. Langage : problématique de définition : définir un mot selon le contour propre qui est d'abord contour propre de chaque Idée. (Goldschmidt)

C'est la phase du premier platonisme : théorie des essences séparées → théorie des noms séparés (387c : ~~à la fin de Cratyle~~)?

λ = une ἄπορρογς qui veut ὀνομαζέειν κατὰ τὸ ὄνομα; cette action se rapporte aussi chose : point de départ de la "référence". Soustraire l'acte de nommer à notre arbitraire, voilà le but de Platon : c'est pour cela que le nom est traité comme ὄργανον, instrument de psyché. - Platon disait : instrument de μυθολογίας. (Cette solution va échouer comme la première théorie de Wittg. : théorie du "tableau") Cela échouera parce qu'il n'y a

pas de noms naturels: il y a discordance entre nom et chose →
fable sur le brouillage de mots. Essai entre naturalisme et con-
ventionnalisme, qui aboutit finalement à quelques distinctions:
μυνηγεα ≠ Συγδιωγεα: c'est là la place même du δ - et
nous verrons que cela n'arrive qu'au niveau de la phrase -

= Apparition de ce qui sera le second platonisme de la communi-
cation de la dialectique. ~~est~~
425a → assembler les noms et les verbes en un fruits et
bel ensemble, dit Platon, constitution du logos.
431c: les λογος sont sur τύποις de noms ~~et~~ de verbes.
L'phrase, ou discours

le dialogue se termine sans résoudre
la question, en refusant une α du δ, car la vérité est du côté des choses.

Théétète 189e-190a / Sophiste 259e-262d

Théétète

le vrai problème de la

vérité et de l'erreur du δ et situé par ces textes au niveau de la
phrase: seule la prédication, le niveau phrase, peut donner
lieu à l'erreur, car il y a συμπλοκή, lieu des choses, entre elles.

→ 3 problèmes liés: - communication des sens (probl. de la prédication
du lieu entre chose)
- erreur: dire qqch. - qqch. qui n'est pas.
- phrase, λογος - nom + verbe

Platon dit que l'âme a un élan plus ou moins fort, et au moment
où elle s'arrête, elle définit, ~~elle~~ ὀραῖα - elle pose une δοξα.

Acte de juger = δοξαζεν, qui suppose une interlocution (qui peut
être entre moi et moi-même). La naissance de la συμπλοκή est
aussi celle de la possibilité de l'erreur, celle de la δοξα.

(Aristote $\tau\acute{\iota}\pi\epsilon\iota$ $\acute{\epsilon}\pi\upsilon\gamma\upsilon\sigma\iota\alpha\varsigma$ sera notre étape après Platon.)

Le Cratyle avait rencontré la phrase pour sortir de la problématique du nom: la $\sigma\upsilon\gamma\gamma\alpha\sigma\iota\varsigma$ des noms et de verbes est support de la référence. — le Théétète, pour résoudre le problème de l'erreur, a aussi débouché sur le discours.

Quant aux Sophistes (fin), il faut y venir maintenant.

1) l'intelligence du discours comporte synthèse et non distinction (259e-260a)

Une pensée de l'identité comme celle de Parménide atteint un atomisme du discours, non le discours même :

"Socrate est Socrate", "amis est amis", mais pas "Socrate est amis". "C'est par la ~~combinaison~~ ^{mutuelle} combinaison de $\sigma\upsilon\gamma\gamma\alpha\sigma\iota\varsigma$ formes que nous est né ($\gamma\epsilon\gamma\omega\upsilon\sigma\epsilon\upsilon$) le discours." "Le premier discours, le plus bref", c'est la $\sigma\upsilon\gamma\gamma\alpha\sigma\iota\varsigma$, non pas les $\sigma\tau\alpha\upsilon\gamma\mu\alpha$ que sont lettres et mots. (262d)

Ce discours suppose une autre intelligence que la pensée dijonaise éliatique, parménidienne → en langage moderne: une intelligence taxinomique restaure le négarisme, elle ne fait pas voir le $\gamma\epsilon\gamma\omega\upsilon\sigma\epsilon\upsilon$!

2) le problème ontologique de la communication de genres a son parallèle grammatical dans la combinaison de noms et de verbes.

(= second platonisme, critique du premier qui était philo. de l'identité, par une philo. dialectique). Système de permission et d'interdiction dans la combinaison noms/verbes. Il faut parvenir à comprendre la $\mu\epsilon\lambda\lambda\alpha\chi\eta$, le mélange, et pas seulement l'identité: la $\sigma\upsilon\gamma\gamma\alpha\sigma\iota\varsigma$ exige une différence, une altérité (nom/verbe)

dont elle est la synthèse. Montrer (syndou) ≠ signifier (syndesiv) : nous avons vu cela la dernière fois à propos du Cratyle et de la théorie de l'image, laquelle montre et ne ressemble pas, n'imité pas (pas le cas du mot). Le δ syndou devient syndesiv au moment où, dans le discours, le mot est lié à d'autres, au verbe. Le syndoua de action, est verbe, le syndesiv est le sujet de l'action, c'est le nom; ici synd. et synd. se recouvrent. L'accord est constitué en discours (~~ἐπεὶ~~ τὸ τὸ ἡγεμόσει καὶ ἐκείνῳ ὁ λόγος).

La fonction désignative du δ est production du discours, harmonisation du nom et du verbe, avec visée de quelque chose : οὐκ ὀρθῶς, εἰ μὴ οὐκ, ἀλλὰ τὸ πρῶτον (262d).

Le discours dit de choses qui sont ou déiement ou étaient ou seront.

→ les Idées étaient des nomes ! = premier platonisme. Platon veut maintenant la commune. des genres.

Le logos est une production, cf. Humboldt ἐπεὶ εἰς τὸν λόγον ἐστὶν ἡ ἀπονομή (262d).

3) Avec le discours apparaît la problématique de l'erreur. C'est forcément un discours sur qqch. (logos τινος) : → valeurs de vrai et de faux (τίνος peut être dit génitif de prix !), qui sont la dissociation liée à ce τίνος : le discours vrai est tel que (ὡς, cf. Heidegger !) la chose est, le faux est ἕτερος. Le discours a ce caractère paradoxal de porter sur qqch. sans toujours être "tel que".

Privilegé d'achever ($\alpha\epsilon\pi\alpha\iota\upsilon\sigma\iota$) psych. et parlant de pouvoir le manquer : ce logos = $\delta\omicron\lambda\omicron\alpha$, opinion (par opposée ici, comme dans le premier platonisme à science). Pensée = "dialogue interne silencieux", une forme de discours donc.

(↳ Critique du Théétète dans le Sophiste)

Le discours est $\alpha\pi\alpha\iota\upsilon\sigma\iota$ ou $\alpha\pi\alpha\sigma\alpha\iota\upsilon\sigma\iota$ (affirm. ou négation), c'est la $\delta\omicron\lambda\omicron\alpha$ de la pensée, c'est la $\epsilon\pi\alpha\iota\tau\alpha\sigma\iota\alpha$ (imagination) dans la ~~perception~~ ^{sensation}; sensation + pensée = procès du discours qui aboutit à la $\delta\omicron\lambda\omicron\alpha$.

la vérité et l'erreur sont liées à

la parole comme procès ($\delta\iota\alpha\text{-}\nu\omicron\lambda\omicron\alpha$, dis-cours) et comme $\delta\omicron\lambda\omicron\alpha$; l'erreur apparaît "quelquefois".

4) Place du non-être dans cette discussion:

il est lié à la contingence du succès; pas seulement condition de l'erreur (comme dans le Théétète), mais condition de tout discours, car le non-être fait la contingence du discours de la forme du vrai et du faux. le non-être est lié à la $\delta\omicron\lambda\omicron\alpha$, à la désignation = altérité du discours tout entier par rapport à l'être tout entier: distance entre le discours et ce qui est; tranche de négativité qui le sépare = non-être.

→ fin du Sophiste : question de l'imitation :

le discours imite-t-il l'être?

le non-être est un genre avec le autre, il est distribué à tous les êtres, et la participation est : se mêle-t-il à tout discours?

Le Sophiste manifeste cette caractéristique du discours.

↳ comme personnage opposé au philosophe.

≠ Cette problématique signifie pour nous deux choses, l'une en termes de langage, l'autre en termes de parole:

a) le négatif est constitutif, par le signe, lequel est absent de et à la chose (passage nature-culture). Le λ est globalement absent aux choses; mais cette absence n'est pas liée à la référence, elle est intérieure dans le système de différences. La clôture de l'ensemble intérieure l'altérité: signes, comme différences; un néant différentiel fait qu'il n'y a plus que les rapports d'opposition, et pas d'identité du signe avec lui-même.

Mais Platon veut parler d'un non-être lié à la λ , à la référence: un néant qui est altérité du discours à sa référence. Le néant est péripétie de la référence (et non pas fonction dans le système comme à propos de différence).

Pour que le λ soit possible, il faut passer la différence — et c'est le moment du signe —, puis la nier — et c'est le moment de la signification du logos.

Ces découvertes de Platon sur le Sophiste ont été articulées (nom/verbe/phrasé) par Aristote au début du De l'interprétation.

ARISTOTE

le titre $\mu\epsilon\tau\epsilon\lambda\epsilon\gamma\epsilon\tau\alpha\iota$ (second traité de l'Organon) ne veut pas dire interprétation du discours, mais discours comme interprétation de l'expérience. Car la parole humaine est exphatation du ressenti, du vécu, et désignation des choses: les sons sont $\sigma\upsilon\beta\omicron\delta\alpha\tau\omega\nu\ \mu\alpha\tau\eta\gamma\mu\alpha\tau\omega\nu$, "valeurs expressives" du vécu, du ressenti, et ils ont fonction $\sigma\upsilon\gamma\mu\alpha\tau\epsilon\upsilon\kappa\eta$ par rapport aux choses.

la logique va renvoyer à la psychologie la première fonction (= au De anima), et c'est la "vox significativa" qui fera l'objet du traité.

Nom, verbe, discours: hiérarchie le long de laquelle progresse la fonction sémantique.

A) Nom: un son vocal ayant signification conventionnelle, sans référence au temps, et dont aucune partie n'a, séparément, de signification.

c'est la sémantique du verbe qui a relation au temps.

le nom dessine un contour notional ne désignant pas une occurrence.

les noms sont conventionnels puisque (Sophistici!) le problème de la référence n'apparaît qu'au niveau de la phrase: le nom est $\rho\alpha\sigma\iota\varsigma$, $\mu\alpha\tau\eta\gamma\omicron\varsigma$.

Dans cette $\rho\alpha\sigma\iota\varsigma$ conventionnelle et exprimé l'arbitraire du signe, le nom-être, l'altérité. \hookrightarrow "enunthiatis oratio".

B) Verbe: un nom + quelque chose d'autre: dans le verbe "court", il y a l'idée de "course" + un $\mu\epsilon\tau\alpha\sigma\tau\eta\gamma\mu\alpha\tau\epsilon\upsilon\kappa\eta$, ~~sur~~ le verbe "adsignificat", il ajoute en signification. (Verbe = tout ce qui se énonce du sujet, même l'attribut, donc le "bloc-prédicat" comprenant copule + attribut).

a) il désigne l'existence actuelle ($\tau\omicron\ \nu\upsilon\nu\ \upsilon\pi\alpha\lambda\epsilon\chi\omicron\nu$, l'occurrence), - dure l'existence comme "Setzung". fonction positionnelle du verbe, qui

implique le temps. — b) Verbe = ce qui on dit ^{d'une chose} ~~de~~ par rapport à autre chose. Renvoi du prédicat au sujet: "Socrate court" = on parle de la course à propos de Socrate — On désigne quelque chose qui arrive en la rapportant à un sujet. — chez Kant: "sub-somption", qui place un sujet sous un prédicat. (comparaison prudente avec Kant!). — le discours est un son vocal dont

chaque partie a signification comme propos; l'affirmation, à propos, veut au niveau du discours: c'est un dire (propos), mais il est référé (à propos).

C'est une composition → discours, λογος ἀποφαντικός.

~~est~~ → fonction qui dit psch. de (κατά) psch. ou retire (= négation) psch. à (ἀπό) psch. (Par là, Aristote fait en même temps une analyse sémantique du grec: κατά veut dire affirmation ≠ ἀπό négation)

La logique tout entier est construite sur cette possibilité, sur cette opposition liée à la composition: on appelle contradiction cette opposition entre aff. et négation.

Aristote précise que tout discours n'est pas déclaratif: ordre, demande, ~~des~~... ils ne peuvent se tromper ou dire vrai; cette ligne ne va pas à la logique mais à la rhétorique.

— Quel est ce qui va distinguer le discours vrai du faux? Sens? Référence? — Cela appartient à la métaphysique, car

cela suppose une détermination de l'existence.

Metaphysique Z, §3-4: lien de la zpt et de la métaphysique:
de quoi le discours est-il le dire ?

À la contingence du faux et du vrai, Ar. oppose une nécessité, celle du sens. Ici, Ar. s'oppose aux Mégariques, aux sophistes, non à Platon; il parle en termes d'ὄνομα, non d'ἔργον.

Le Sophiste n'est pas sous la contrainte du vrai → Métaph. A n'en parle pas sur son hist. de la zpt! Mais ce non-philosophe qui pose de vraies questions reparait Métaph. Γ §2: il est tenu de la distance du logos à l'être, porteur du simulacre possible.

Le mot logos en vient ici à pouvoir être négatif: "verbalement et à vide", λογικὸς καὶ κενὸς. Le Sophiste peut susciter des difficultés de là; il raisonne λογικὸς, ce qui n'est pas rien. Aristote dit: "tout ce qu'on dit, on n'est pas obligé de le penser" → λογικὸς s'oppose à ἐπινοεῖν.

À la livre Z, ce problème se lie au principe de contradiction: ce principe n'est pas logique (A n'est pas non- A), mais signifie: il est impossible qu'une chose soit et ne soit pas en même temps - principe d'une impossibilité non interne à notre discours, mais: un même attribut ne peut pas être et ne pas être à une chose en le même temps. Cette impossibilité est liée à la référence elle vient s'ajouter à l'affirmation de la possibilité du discours. Il est possible de réfuter (ἰδέσθαι) le sophiste, non de démontrer

la nécessité de la possibilité du discours. (Voir note dans Trad. Tricot, p. 199, à propos de l'argument de la réfutation.) On ne peut, face au sophiste qui parle, que lui montrer l'impossibilité de la non-identité.

Les problèmes de parole sont anciens : il faut les repenser aujourd'hui face à ce que nous savons de nouveaux sur la langue.

X

Théorie générale de la SIGNIFICATION

Cohérence des développements de la théorie de la langue, tandis que la théorie de la parole est dispersée hors de la langue: dispersée, car ce sont tous les éléments que la linguistique a laissés de côté pour analyser le champ structural.

Nous parlerons parole sans opposition à la langue: nous nous engageons, sans crainte, dans l'antinomie.

La portion parole, nous continuons de la voir dans la portion de la phrase, du logos telle qu'elle est apparue chez les Grecs.

4 domaines: - logicisme: Frege, Husserl (Log. Unt.)

sens ou signification - ne touchons pas encore!

- Saussurisme non structuraliste:

Boreal, sémanticiens français et

suisses et anglais, particulièrement Gardiner que nous prendons comme exemple. Œuvre classique de cette tendance: St. Ullmann, "la sémantique française", "Principles of semantics" (éclectique, avec tendance à dominer l'opposition histoire/structure).

- phénoménologie existentielle

Husserl II, Merleau-Ponty (art. in

"signs")

- philosophie anglo-américaine d'analyse

linguistique: Russell, Wittg. II, Austin (langage performatif, langage ordinaire)
↳ "How to do things with words"

Nous marchons vers une figure intégrative, comme Jakobson
(SLG) qui essaie d'élaborer une figure englobante, une
sorte de cycle, le "circuit de la parole" (de S. p. 27), en
rejoignant les divers moments de la parole.

▲ Ce sont les logiciens qui ont pensé les notions de sens
et de signification, et il faut en tenir compte pour notre
partie.

FREGE | Sinn und Bedeutung 1892

L'allemand a Zeichen (signe) et Bedeutung (signification): 2 racines diff!
"monstrateur"

car presque synonyme de signe et sens. → les Anglais ont eu
raison de traduire Bedeutung par référence.
mais cette traduction va mal

(On trouve le texte de Frege ~~en~~ en librairie de sa trad. angl., plus l'allemand)

L'intérêt est qu'avant la phénoménologie, Frege distinguait
le sens qui est contenu dans la pensée, tandis que la signification
marque la référence à quelque chose. Rapport d'opposition entre
~~les~~ ces 2 moments, l'un idéal, l'autre réel, qu'il faut
articuler l'un sur l'autre dans une théorie de la signification.
Le rapport va dans les 2 sens: double sensil interne au signe,
où on aperçoit le mouvement de dépassement du sens vers
la signification — cf. Platon et Aristote: on dit géch. sur géch.
La signification est toujours complexe, jamais structure simple.

- l'exemple premier de Frege est le nom propre : il a un designatum singulier lequel peut être appréhendé sous de points de vue différents et par des expressions différents : "Aristote, disciple de Platon, maître d'Alexandre" : pas le même sens, mais le même réfèrent !

De plus si je parle du "corps céleste le plus éloigné de la terre" : un sens sans référence ; si je cite quelqu'un, je donne un sens mais sans admettre que ce que ce quelqu'un dit ait nécessairement une réfère.

- Sens idéal = il n'y a ni réalité de choses, ni réalité psychologique où on puisse placer ce sens. Pas une image mentale ni un concept comme réalité mentale : ce serait suspect aux linguistes si l'on voulait que, par l'introspection, on atteigne une image, un concept ou une représentation (par Frege, *Vorstellung* et psychologique).

A rapprocher de "l'élément de code" du linguiste, lequel est également non lié au véhicule psychologique ; c'est une condition du système permettant d'émettre et de recevoir, de coder et de décoder. C'est comme l'image d'un objet dans un télescope qui n'est ni l'objet ni subjectif ; c'est aussi l'idée, au sens de Descartes, qui est objective sans être l'objet ni psychologique.

- Référence : voilà la voie de la zpd si elle veut se distinguer de la linguistique. le mouvement sens \rightarrow référence ne s'achève pas dans le nom propre mais dans la proposition complète, dans l'*Äußerung* (qui peut être affirmative ou négative et de plus être vraie ou fautive), dans le *Behauptungssatz*.

Quel mouvement? Une exigence! "Streben nach Wahrheit"
"Nous présumons dans tout Behauptungssatz une signifi-
cation" - attente parfois déçue, parfois pourtant remplie, dit
Frege. Transgression du sens à la signification, au ni-
veau de la phrase car elle prétend à la vérité.

p. 33 all., p. 63 angl. "Nous attendons la signification de la prop.
elle-même" - "Nous ne voulons pas que du sens, mais aussi de
la signification".

- Le point difficile est le passage de la fonction de nom propre
(lequel a une référence) à celle de la phrase (la signification n'apparait qu'à ce niveau).

On peut nominaliser une proposition: "Aristote est maître d'Alexandre"
→ "L'enseignement d'Aristote à Alexandre est ..." Ainsi la prop.
est réduite à un nom propre: la vérité de la prop. est prise comme une
référence de nom.

HUSSERL | Log. Unt. I

Prolongement de Frege; pas encore phénoménologique ^{existentielle} mais logique encore.
Ce qui est important, c'est l'articulation de la théorie de la signifi-
cation, et surtout sur 2 sens comme chez Frege: idéalité
et référence.

première notation de Husserl par rapport à Frege :

— acte de signification : .. Frege disait *monvement*, *Streben* ;
 .. Husserl y voit un acte. A partîr de là,
 H. reprend l'idée de Frege : ~~notions~~ "signification", "dénomination"
 et "remplissement" sont distingués.

Opposer la notion d'acte à celle de terme dans un système ling. :
 cela nous fait mieux voir l'opposition parole/langue. Il n'y a rien
 à ajouter à la notion de terme de un système, ce sont des "schémas"
 qu'une phénoménologie de l'acte ne précisera pas — mais leur "usage"
 qui est un acte dans une situation et une audience déterminée :
 là, il y a relation intentionnelle.

Pour Husserl, la ling. fait encore partie de "l'attitude naturelle"
 qui n'a pas encore cherché des "intentions" à l'origine de "objets"
 (il y aura vû à pratiquer la réduction). C'est comme corrélat
 d'un acte qu'une chose quelconque peut être alléjée : chercher
 la signification, c'est chercher de quel acte intentionnel l'objet
 est le corrélat.

Ce n'est pas un 3^e élément en plus du sign^t et du sign^é !
 la « chose » n'est pas hors de ces deux faces, car ces 2 faces
 sont distinguées par le linguiste ~~par~~ dans les termes de son
 système. L'acte est l'opération allant du sign^t au sign^é :
 c'est une visée vers la chose.

Cela n'ajoute rien mais cela justifie — tandis qu'on.

ne savons pas ce que nous disons, en posant la double face du signe ling., tant que nous n'avons pas analysé le mouvement de l'un à l'autre. Ce mouvement est toujours manqué car on traite les unités d'un plan et celle de l'autre, mais l'idée de double articulation, elle-même commence de déchirer l'unité du signe; c'est nécessaire pour la science ling. (il y a signe, dit Hjelmslev, dès que l'on peut faire ces 2 analyses discordantes) — mais Hjelmslev nous apprend à refaire l'unité du signe par l'analyse décomposée.

• Acte conférant signification: voilà le lien de signifié et signifiant dans le dépassement dialectique vers la chose.

Ainsi ce n'est pas un 3^e tome, mais c'est la considération du tout du signe à partir de sa visée.

C'est cela sans doute que de S. entendait par parole.

La relation acte-objet est la condition de possibilité du signe, relation de décentrement du signe par rapport à lui-même. On appréhende cela par des éléments phénoménaux, comme de regarder les pieds de danseurs nous empêche de voir la danse, comme d'entendre les sous-seuls ne nous permet pas d'entendre la signification. Aristote disait $\epsilon\pi\omega\nu\gamma\ \sigma\upsilon\gamma\mu\alpha\tau\iota\kappa\eta\gamma$: le son se dépasse comme signification. On peut comparer à l'animation d'un visage, si l'on veut.

- Reprise ici de l'analyse de Frege: sens et référence

① sens d'idéalité ce Husserl appelle indifféremment sens et signification (cette indistinction de vocabulaire montre de quoi ont été victimes le philosophe, du langage...) - Husserl remplaça Bedeutung, ci-dessus, par remplissement - Sens: unité de validité, idéalité (→ pas d'implication ontologique: pas un autre monde, mais un non-monde - cf. analyses stoïciennes, pas platoniciennes, ou aristotéliciennes, car celles-ci sont ontologiques, tandis que pour les Sto., les Idéata sont incorporels, sont autre chose que tout ce qui est chose). Unité de validité = ce qui demeure le même lorsqu'il est visé par plusieurs sujets ou plusieurs opérations, psychologiques d'un même sujet. (cf. plus loin Merleau-Ponty: ■ le sens est ce à quoi on peut revenir, possibilité de réitération). Au cours du parcours d'un discours, il faut que la même chose circule, que la même information passe: voilà l'identité, l'unité idéale de validité.

Mais s'il s'agit, non de mathématisable, mais de vécu, sera-t-il possible de parler encore de cette identité? Telle sera la question de Husserl II. Ex: a-t-il une identité dans le mot ceci? ~~car~~ il désigne chaque fois autre chose, le noyau d'identité tendant vers zéro! Il faut un savoir commun, une référence commune dans une situation et une audience déterminée par que la signification soit intelligible. - Ce sera aussi la tâche de l'analyse ling. anglaise de viser ~~à~~ une telle réduction à l'identité.

On peut parler de teneur logique (Gehalt) d'une notion : dans je, tu, ceci, l'été, nous avons une teneur logique tendant à zéro, tandis que ce qui est bien défini a teneur logique tendant vers un, vers l'unité idéale de sens.

① Il faut compenser l'idéalité du sens par la vie vers l'objet : ~~de~~ le sens est l'interception de cette vie (cf. image du télescope). Déréalisation de la signification, moment de l'idée qui a fait que l'on a accusé H. et Frege de platonisme.

② Seuil de dénomination (Nennung)

Nom - non pas comme classe opposée au verbe mais comme acte de dénomination : ne pas hypostasier les noms, ~~mais~~ certains, mais il s'agit ici d'autre chose que de donner des noms à tels objets - vtrage de l'idéalité à la réalité de la chose. (Log. Unt. I, p. 55 trad.)

"Toute expression n'évoque pas seulement psych., mais énonce aussi sur psych." ; "l'acte de nommer est celui de faire porter sur psych. l'énoncé de psych." ; "les noms distinguent la dénomination et signification" — H. utilise Bedeutung là où Frege disait Sinn

Une phrase à une autre, une signification identique peut se transformer à cause de la transformation de son rapport à l'objet. Cette transformation, cette distinction porte sur la dénomination, qui est la propriété de se diriger vers tel objet ou vers tel autre.

Signification = un milieu, que la dénom. traverse, comme une ~~flèche~~ flèche vers l'objet.

- 2 mouvements de l'acte de signifier: celui qui s'arrête au sens, et celui qui dépasse vers le monde et s'y enracine, celui qui sépare et celui qui relie le monde à la chose. Le premier permet une logique, permet aussi le travail du linguiste: le linguiste s'arrête au seuil du sens, son opération ne va donc pas contre la nature du signe et de la signification, mais elle s'arrête à un ~~seuil~~^{seuil} qui ~~existe~~ existe réellement de la nature du signe; c'est le moment négatif de la signification: arrachement du sens dans un ailleurs, dans une autre dimension que toute réalité, hors de la référence.

Cela nous est suggéré par ^{la} littérature actuelle qui puise la référence par être entièrement dans le monde du sens, lequel devient monde par lui-même; cette activité de la littérature et de la linguistique actuelle est donc fondée dans une articulation naturelle du signe, dual.

③ seuil du remplissement

"valeur de vérité" de Frege, "possibilité de vérification" de positivistes logiques

Présence plurielle, effectuation logique ou autre mode de remplissement du "vide" que provoque l'articulation (2). Il y aura autant de régions de remplissement que de régions d'objets, mais à fonction analogue: visée de l'objets référence.

C'est là un idéal, une effectuation sans fin ! C'est le problème de Husserl II, car ces expressions semblent une seconde naïveté où le λ vient dans la vision — une sorte de mythe du λ ! — Mais ce qui importe, c'est cette idée sans fin = ce que veut led, = avoir ce que veut la raison : ~~se~~ recourir le tout de l'expérience vécue.
led et toujours entre 2 limites : la logique pure et la vie pure.

— Investigation pas terminée — mais pas poursuivre la fois suivante —

Mais ne pouvons attendre la signification que comme identité d'une teneur logique (ce qui ne signifie qu'une seule et même chose — idéarité), non pas par les représentations, ou la psychologie.

Tel est le chemin à suivre, qui amène à voir les 3 sens de intentionnalité de la signification.

La logique s'articule de même : logique de la compatibilité entre significations, logique de la cohérence (différence entre missung et sinulos !), logique de la vérité = renforcement ("l'objet le plus éloigné de la terre", ce n'est pas un objet déterminé tant qu'il n'y a pas référence à la réalité).

Ces éléments sont à garder, seront à reprendre.

LA SÉMANTIQUE DE LA PHRASE

- sémantique ~~de~~ saussurienne non structuraliste
- les plus intéressants représentants de cette

théorie* sont mis au prochain § sur le mot; nous verrons ici seulement Gardiner, "Theory of speech and language".

* Ullmann en particulier.

Cette portion de la phrase vient le plus directement du Grec, de leur ~~de~~ théorie de la ovvotokov, "entrelacs". Elle vient aussi de de S.: sa recherche - mal déterminée quant à langue et parole - portant sur le mécanisme de la langue a influencé certains de ses successeurs.



Opérations réglées qui ordonnent la façon de combiner, l'acte de parole étant soumis à de telles règles.

Sémantique séduisante, mais décevante aussi.

Elle a vu ce qui ne passe pas dans le structuralisme, elle a repris ce qui était laissé pour compte (c'est normal qu'il y ait de la laissé pour compte!): le process. - Mais Gardiner ignore le problème structuraliste. Le danger est que l'on oppose une analyse psychologique de la langue à une analyse linguistique: G. est victime de l'illusion que la langue naît de la parole, qu'elle soit de la parole sédimentée par répétition et habitude (idem chez Merleau-Ponty) → psychologie de la parole à côté de l'analyse

structurale. Mais il y a 3 points valables qu'il faudra reprendre.

a) Description juste du cycle, du circuit complet de la communication (cf. début de des.) ←

b) Analyse des dimensions de la phrase qui ne soient pas assertion ←

c) Relation prédicative interprétée comme opératoire, comme fonction ←

① A l'encarta de la ling. structurale qui isole le système spécifique qui est la langue, G. replonge ce système dans la vie (voir de même la seconde phénoménologie, prochain cours) → recherche des modalités du λ dans l'extralinguistique, énumération de facteurs de la communication (cf. Bühler, Sprachphilosophie qui note 3 pôles: JE, TU, ÇA)

↳ langage descriptif
↳ langage émotionnel, impératif

G. classe ces facteurs ainsi: l'interlocuteur vient en premier, l'auditeur ("listener"), car le problème existentiel à résoudre est celui de l'incommunicabilité paradoxale (cf. Leibniz: monades)

— le vécu est incommunicable, tandis que le signe de ce vécu est communicable —; ainsi G. ne met pas en première place le fait que dans l'acte de parole je m'exprime, mais c'est d'influencer le vécu de l'autre. ■ Deuxième facteur: "the things in eant", ce dont on parle, la "référence" (mais ■ l'absence de rigueur fait que les sens de la signification sont sautés, ici! Sens et chose sont mêlés!)

■ Troisième facteur : le locuteur ; la fonction expressive n'est pas tirée hors d'elle-même sans le double décentrement sur l'autre et sur le quelque chose ; il faut la communication et la référence pour que je m'exprime. Ce 3^{ème} facteur est constitutif de l'intention d'influer sur l'autre et référence à la chose, pourtant.

■ Quatrième facteur : les mots, sans la phrase, incorporés à son mouvement, deviennent significatifs, transmettent une information. Le discours s'ajoute en prédicat à la réalité, dit G., (expression techniquement discutable, mais idée suggestive de penser que le discours s'ajoute au monde comme l'adjectif au substantif — c'est ce que Rico appelle l'ouverture au monde opposé à la clôture de l'univers des signes —) Difficulté du livre : le behaviorisme de ses conceptions.

Quand le d n'est pas appliqué, il n'a pas encore de signification, tel est un point intéressant que nous retrouvons. Les mots survivent à leur application — c'est leur force, d'être capables de réemploi ! —, mais ils ne signifient que dans tel emploi déterminé, en position de phrase.

■ On pourrait ajouter un cinquième facteur : la situation contingente qui englobe ces facteurs et permet leur circulation réciproque. Tout discours fait référence à cette situation implicitement, sans le dire parce qu'elle est familière, bien connue de l'interlocuteur → tout discours est elliptique,

il y a ellipse de cette situation, qui pourtant permet de donner à la signification une certaine orientation, qui fait partie du contexte dans lequel se fait le choix dans la richesse sémantique.

(b) Fonctions et formes variées de la phrase

Protagoras: question / réponse, ordre, prière, assertion

Aristote: Περὶ ἑρμ. § 4: Aristote renvoie ce qui ne concerne pas l'assertion à la rhétorique et à la poésie → brise la vue d'ensemble des formes variées de la phrase.

Si l'on part des facteurs ci-dessous, on peut y faire correspondre chaque fois les diverses sortes de phrases — un peu artificiellement: — si l'interlocuteur prédomine, on a demande:

demande = question, ou demande = ordre.
(d'information) (d'action)

— si le locuteur domine, on a exclamation ou toute forme d'expression du désir, du vœu (optatif).

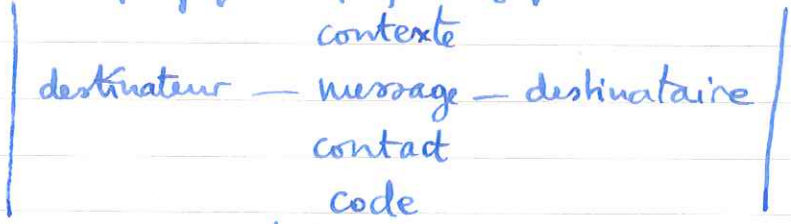
— si la chose prédomine, on a assertion.

Fonctionnellement, qui utilise des formes grammaticales diverses; ces fonctions sont investies dans les formes, elles sont donc irréfléchies, elles ne se disent pas elles-mêmes mais sont reconnues par l'auditeur dans les formes utilisées.

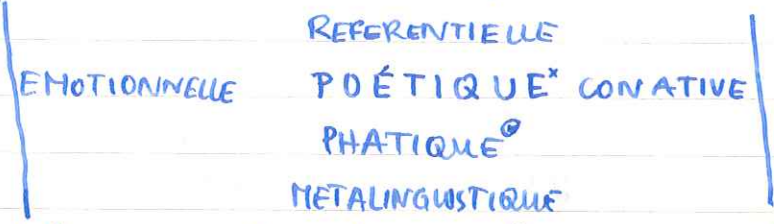
— mais à quel signe le sont-elles?

Il faut faire intervenir ici les éléments non articulés, ce que Martinet appelle la prosodie. Une analyse de l'acte de parole doit en tenir compte. Les Allemands analysent la Satzmelodie, le "stress", le "pitch" des Américains. Éléments de "illocutionery" et non "locutionery". Silence éloquent, tête ou épaule, borbée, interjection... (Ce genre d'analyse n'est toutefois pas sans danger car l'articulation fonde le langage, sinon nous en retournerions au cri non articulé; le non-articulé n'est qu'appoint dans le d, c'est une sorte de chair de la parole autour du squelette articulé).

Jakobson (ELG p. 213, 220 "La poétique") rencontre le même problème: multiplicité des facteurs constitutifs d'un procès linguistique: contexte = le référent, code, contact = connexion physique et psychologique entre interlocuteurs



Les fonctions sont rattachées à ces pôles:



cf. cours 6/5/66, si Ric. n'avait pas vu le lien de ce schéma à la linguistique de la parole.

* quand le message est accentué pour lui-même, il est texte poétique.
o Ionesco joue sur le rapprochement du phatique et du poétique, du banal et du poétique.

(C) Relation de prédication :

la phrase est une unité complexe ; dans la langue, les unités sont définies en taxinomie par leurs oppositions ; ici en revanche, nous avons un entrelacs, ~~de~~ unité de genre spécial.

G. suppose que le mot est unité de langue, la phrase unité du discours ; il faut peut-être dire unité lexicale plutôt (que mot, car le mot est du niveau de la phrase, nous le verrons).

unité de la phrase : unité d'information, unité d'un propos, d'une intention de signifier en acte : ce que je veux dire rassemble la phrase en une unité, dans la mesure où mon propos est vraiment accompli (il y a "purpose" et "fulfillment"), ~~il~~ reçoit réponse. Mon assertion attend quelque chose de l'autre et comporte réponse, par là ; elle veut un minimum d'écho, de consonance, de surpropos. L'accomplissement est cette réponse de quelqu'un qui est auditeur de la phrase.

La phrase n'est pas caractérisée par le nombre de ses éléments, mais par l'unité d'intention et d'accomplissement. Un seul mot, ici, peut être phrase (dans la seconde moitié de l'analyse, ~~il~~ ce ne sera plus possible). - Principe de mentalisme, ~~ici~~ → ajouter le deuxième trait :

complexité : il faut un minimum de différenciation, de pluralité → l'unité d'intention doit être intégrative de la complexité (un seul mot est à cet égard insuffisant).

la relation prédicative montre que la phrase est un certain divers unifié.

les formes grammaticales nous servent ici de guides : en toute phrase, il y a dualité minimale : quelque chose est dit sur quelque chose, prédicat - sujet. (cf. Aristote déjà)

La relation prédicative est relation intentionnelle à l'intérieur de la phrase.

— Rapprocher ici l'analyse de Frege + Husserl :

leur analyse logique du sens différencie des sens. Nous pouvons dire que le prédicat a la fonction du sens, le sujet en revanche la fonction de la référence : le sens est référé au sujet porteur de la relation prédicative. Nous savons ainsi l'analyse intentionnelle de son régime de mentalisme ; langage comme prédicat de la réalité cela aussi peut être saisi : dire le prédicat du sujet, c'est dire un d sur la réalité ; dans ma phrase il y a renvoi du prédicat au sujet → il y a aussi renvoi du d à la réalité.

Il y a 2 notions du sujet : sujet dans la phrase — mais aussi la réalité elle-même. Le sujet absolu du discours n'est pas le sujet du discours : voilà l'intentionnalité. Et ce sujet est le repère qui guidera l'auditeur dans son intelligence de la phrase.

Donc double intentionnalité : du prédicat au sujet, du sujet au sujet absolu, ultime.

↓ connotation (qualification qui ajoute une propriété) (selon Stuart Mill)

↓ dénotation (identification) ↓ appartenances

PEU CLAIR

Conclusions:

Une sémantique de la phrase est possible si l'on fait apparaître d'autres éléments que celui est différentiel et oppositif : facteurs, mettant en relation plusieurs pôles, à l'égard desquels la phrase est intégrative.

La phrase est intégrative aussi parce qu'elle a une totalité de possibilités de fonctions - pas seulement assertive.

La forme de la phrase est issue d'une fonction, elle-même issue d'une intention.

La linguistique de la parole suit ces 3 degrés :
intention / fonction / forme.

Nous avons ainsi localisé dans une structure de la cette position du sens et de la signification : liée à l'opération de prédication.

PHÉNOMÉNOLOGIE Husserl II + Merleau-Ponty

= Husserl a reformulé sa première phénom. :

1. il n'est plus possible de tout réduire à la logique. H. avait admis que toute signification pouvait être réduite à univoque, universellement (en 1900), mais par la suite, H. considère que ce n'est pas possible pour le langage ordinaire qui se rapporte non à du logique mais à une situation : pronoms personnels, démonstratifs, "maintenant", "ici" ... (les « indicateurs ») — mais de proche en proche tout le langage ordinaire sort de la logique et a référence aux objets familiers, par ex. le article : "le chien aboya" : le ne désigne pas la classe logique « chien » !

2. le plan de la signification est en rapport au monde vital, monde de l'expérience et de la perception (analyse de Husserl puis M-Ponty) ; le monde est structuré avant le langage. Plan « anté-prédicatif » → le langage est échangeur entre logique et monde vécu anté-prédicatif.

→ Remaniement de la théorie de la Erfüllung : un langage bien fait
auparavant cette Erfüllung était « retour aux choses mêmes », comme ça de l'intuition (6^e Recherche Logique) — mais ce sont toujours des synthèses préalables que l'on atteint (jamais vraiment le vécu, jamais vraiment la logique) ; → thème de la Rückfrage où le remplissement est idée-limite (à la Kant).

succession des junctives actives et passives.

L'idée de remplissement intuitif et un procès sans fin à types multiples d'effectuation, avec double idéalité :

idéalité logique (c'est le langage bien fait) et idéalité de l'objet (la "chose" est la synthèse présumée des différents points de vue sur l'objet, lequel n'est jamais vu totalement → la "chose" est le court-circuit de toutes les perceptions échelonnées, entre futur, présent et passé ; cf. analyse du "belief" de Hume).

Le linguistique ne nous renvoie pas à la présence pure (remplissement) mais il y a renvoi sans fin - cette présence n'est qu'un désir, une recherche.

Pour être fondée sur l'expérience, la syntaxe et la logique supposent des synthèses de convergence de la perception, où s'empilent les perceptions. Le λ est placé sur un milieu signifiant - et il est repris articulée d'un articulé préalable ; on n'est jamais en face d'un inarticulé absolu, mais en face d'une dicibilité plus primitive que le λ ; le réseau le plus unnet a une sorte d'affinité pour le λ .

(cf. Kant : problème de l'affinité de la perception où Kant introduisait le « schème » entre catégorie et intuition mais devrait avouer qu'il y a une affinité catégoriale.)

= les Rech. logiques, de leur organisation même, réalisent une certaine me du λ (λ placé entre un niveau logique en haut - le $\tau\epsilon\lambda\sigma\varsigma$ du λ - et un vécu comme sol, et toute 94 doit se situer là).

↳ on voit là la diff. avec le linguiste, car le philosophe doit voir led comme échangeant, tandis que le ling. le prend en soi. C'est le vivre animal est à jamais fini pour nous; tout est sillonné de signes, mais led renvoie à un vécu comme son propre sol.

Berlean - Parly, in "Signes", "sur la phénom. du λ " (Congrès de phénom. Bruxelles 1951):
aussi in "Éloge... livre de poche p. 87 et 112"
■ Phénom. de la perception et "Corps et parole"

① M.P. et la phénom.

Récuser les thèses de Husserl mais suivre sa méthode:

• H. affirme à tort que nos langues soient broutilage essentiel, qu'il y ait syntaxe universelle et logique. Refus du pôle de logique comme origine propre, hors-d.

λ comme genèse de signification (qui ne soit jamais l'ombre d'une logique essentielle (contre R.L. I et II)).

• Pas de conscience comme pôle de signification. Contre l'idéalisme de H., de H. II comme de H. I. Pailleur, par ex. Médit. cartés. Nous serions transparents et nous usons du λ sans qu'il nous apporte 94 de nouveau. En fait, nous usons du λ

non comme constitué par une conscience souveraine
mais (comme pour les membres du corps) comme donné
dans notre vie.

M.-P. reprend de H. II trois thèmes :

1- lié au corps : le corps joue deux th. le rôle de
métaphore au moins ("le sens anime le son", "le son
donne un corps au sens") - l'originalité de M.-P est de
lier encore plus le li au corps. H. parle de la perception,
ce qui met aussi l'accent sur le corps.

2- Constitution intersubjective (in Dédit. Cart. 5 et
in Log. fan. l. trans. c.) : la Nature est visée commune
de plusieurs consciences, objet culturel intersubjectif.
Ces sujets n'ont pas d'importance pour la logique, mais bien
pour l'onté-prédicatif qui est œuvre commune.

3- Logique et temporalité (Erfahrung und Urteil)
et (trad. avec préface de Demia.)

H. II admettait comme ingénérables les vérités logiques (idéales
du sens placées hors du temps), mais si un objet est la conver-
gence de visées, il est un acquis sédimenté qui se
dégage peu à peu temporellement ; ces vérités acquises
temporellement sont dites intemporelles quand on peut
y revenir et les réitérer. Donc : temporalisation du logique.

② M.-P. et la linguistique

Il ne l'a pas rencontrée (car il s'opposait plutôt aux psychophysicologues) au moment de la Pléiade de la perception. Mais entre 47 et 51, MP a lu de S. et il y a eu là une étonnante méprise. Il n'a pas vu la spécificité d'une science des signes, car il s'opposait toujours à l'intellectualisme (Brunschwig, Alain et, mis avec eux, Husserl) et au naturalisme (behavérisme, cf du comportement et, mis avec eux, le linguiste).

MP voit le linguiste comme faisant l'histoire de l; il ne reconnaît pas la synchronie de systématique.

la justice de NP est : comment led au présent enveloppe-t-il led au passé ? — problème plus limité mais qui montre le chemin d'une solution de notre problème système/procès. Termes de MP : comment voit le rapport synchronie de la parole et diachronie de la langue ?
2 points forts :

1) analyse de l'expressivité : passage de l'intention signifiante à son ^{effectuation} ~~expression~~ verbale. Point de départ très différent de chez Gardiner qui parlait de l'interlocuteur et de la communication, tandis qu'ici c'est : comment une intention devient chair, corps. Venue à l'article.

Cf. Bergson : schéma dynamique Matière et mémoire [ok] ^{intériorité de Bergson} — et non pas ^{Donnés immédiates} ni l'évolution créatrice ! —

L'expression ne donne pas corps à du langage déjà constitué
mais la signification devient elle-même en prenant corps.

* Analogie du geste : son sens l'habite, et c'est un usage
d'un appareil donné (muscles et nerfs) dont il n'est
pas nécessaire d'avoir une représentation objective.
Effectuation qui ne passe pas par l'étape de la représentation :
la médiation est d'ordre pratique (relevant du « je pense »,
non du « je pense »). Entre le silence de l'intention
et le mot, il y a intentionnalité de type corporel : le
geste linguistique qui déploie la signification vivante.
Les systèmes linguistiques sont traités en langage pragma-
tique.

→ on comprendra ainsi le sous-titre : Quasicorporité du
signifiant.

— C'est éclairant (par rapatrié dans le cadre général
du geste de mouvement)
mais aussi égarant à cause de la comparaison
avec un outillage pratique,

car outillage ≠ opposition binaires et combinatoire !

2) théorie du signifié : la sédimentation

La signification (objet logique ayant consistance
propre) est point de convergence idéal — non pas une
donnée — où convergent les différents expressions de signi-
fications; la signification n'est jamais entièrement dans
la parole, n'est pas de tout ~~là~~ là avant la parole,
mais plutôt en est le résultat présumé.

Nous ne savons pour nous-mêmes ce que nous voulons dire qu'en opposant à nos actes de signification la signification idéale visée; la chose étant, & la perception, le point de fuite où convergent les Absolutungen (esquisses), de même il y a un quid qui a été dit quand les esquisses, dites convergent vers l'idéalité de la signification. Passage de l'esquisse au thème. Comme le geste permettait de comprendre l'expression, ici la perception permet de comprendre la signification.

Temporalité sédimentée.

La parole est & un rapport dialectique avec la langue (non tant système qu'histoire, par MP): la ~~langue~~^{parole} réarrange des significations déjà signifiées, ~~la langue~~^{la parole} se produit & la parole, comme déjà ces significations sont déposés par des actes de parole. (Est-ce possible de dire que la langue est issue de la parole?) - La parole apporte de l'inédit avec cette langue sédimentée (cf. problème de Chomsky - sauf que MP reste au niveau du mot et ne pose pas le problème du niveau de la phrase): elle fait un pas au-delà du disponible, elle fait une novation de sens à partir du vide orienté quel "ce que je veux dire", intention signifiative.

Ensemble de significations objectives: c'est la culture, (la tradition, aurait-on aussi pu dire).

Critique: (justification plutôt que combative, s'attache)
Pas de dialogue avec le linguiste, mais philosophie
des significations qui s'oppose au triomphalisme de la
conscience: je ne peux pas dominer du regard la
parole militante du haut d'une conscience tri-
omphante! Car il y a toujours signification en cours
d'effectuation. La conscience est tributaire des sugges-
tions de sens incarnées de la parole vivante, de la
prise de reprise du disponible de du neuf; elle est
tributaire du corps. Contre le savoir absolu.

"La vérité est un autre nom de la signification (...)
Elle n'est pas de lumière qui passe celle du présent vivant."
) Or MP a vu voir reparaitre ce savoir absolu
de la phénom. de Husserl comme savoir.
Le A est un des points chauds, avec corps, sexualité,
espace qui sont d'autres problèmes de ce domaine.

La ling. structurale est concernée indirectement (bien que
MP ait lui-même manqué d'atteindre le linguiste): par la
critique du système comme donné.

Pour MP, synchronie = acte de parole comme effectuation
et idéalisation → le système est résultat de cela → MP voit la
linguistique comme forcément diachronique.

Rapport avec la linguistique à déjager de là :

En reprenant tout du point de vue de la parole, MP fait apparaître l'instabilité qui permet au système de changer : rapport entre système et opératio, usage, histoire.

Cela devrait échapper aux linguists.

(cf. Simondon : les états métastables)

À l'comme équilibre en mouvement.

Reprise des débris linguistiques laissés par le système précédent décadent.

Le système n'est jamais tout en acte, il est en mouvement : un ensemble de jets convergents ayant valeur d'emploi, et non pas un édifice ayant signification.

L'erreur quant à des. a été profitable : elle permet de voir que le système est du passé, du ayant-été
 — le Wesen est du Gewesen —

La langue me précède (c'est là la vérité de l'erreur de MP qui dit que la linguistique est diachronique), elle est la diachronie par rapport à l'instant où je parle : il n'y a de présent que dans une passéification de tout système antérieur.

- Tout cela doit être replacé ds le théorie de la phrase : ce serait l'actualité de cette phénoménologie de la parole.

L'ANALYSE LINGUISTIQUE

DOMAINE ANGLO-SAXON

et le problème de la référence

(Russell, Wittgenstein, Austin, Strawson)

Parallélisme de développement
entre domaine franco-allemand et domaine Anglo-amér.:
passage d'une confiance en une grammaire bien faite
à une théorie de l'usage et du langage ordinaire.
C'est donc la même chose que chez Russell de I à II,
qui a passé de la logique à la Lebenswelt.

Deux exemples de la tendance logi-
ciste, puis 2 ex. de la tendance "langage ordinaire".

- Russell + Wittg. I (tableau, in Tractatus)

- Wittg. II (emploi, in Investig.) + Strawson (référence)

* la 1^{re} anglaise se fait de 2 articles:

Russell, "On denoting" (1905), in Logic and Knowledge

Strawson, "On referring" (1956), in Essais d'analyse conceptuelle (1959) (recueil)

≙ Notre problème est la relation du λ et du
réel, et nous en cherchons la solution en
passant maintenant par ces deux (ou
quatre) analyses: niveau mot, concept - dénoter!
niveau phrase - référer!

le déplacement est intéressant : passage du mot à la phrase, de la logique au λ ordinaire.

Analyse ling. et phénoménologie

1. La λ de l'intention de parler : voilà l'apport de la phénoménologie. L'analyse de l'énoncé lui-même est le propre des recherches anglo-saxonnes, qui veulent voir l'objet lui-même, la constitution de l'énoncé.
2. La phénom. prend l'objet comme il se donne, tandis que l'anal. ling. reformule, réécrit les phrases selon une logique fondamentale. Décomposition d'une phrase en apparence simple, mais dite brouillée, pour y voir les phrases primitives que l'on remonte.
3. Cette reformulation porte au jour des formes primitives dans lesquelles le problème de la référence est soluble : c'est un λ mal fait qui ne donne pas sa référence. Si on arrivait à reformuler correctement led, nous en obtiendrions un qui adhérerait à ce qu'il dit : très réaliste, quant au problème de la référence. On retrouve ici une idée, une impulsion de Frege : le sens est idéal, le moment de réalisation est celui de la référence.
4. Cette référence doit appartenir au mot \rightarrow recherche de vrais noms propres, noms logiquement propres qui disent chacun chaque fois une seule chose et sont référence de

ce qu'ils disent. On s'achemine vers la théorie de Frege,
vers la théorie du nom conceptuel.

Russell : on dénigra [Apparemment, Russell a écrit en 1903 les
Principes de logique mathématique]

le problème : la dénotation, qu'est-ce ?

nomme dans les Principes (§ 51), R. écrit que les mots
sont symboles mis pour ce qui est objet - et ce qui est objet,
c'est ce dont on fait mention, et ~~le fait de~~ ^{le fait de} faire
mention montre que cela est. (Importe-t-il de montrer !)

Très réaliste !

Langue idéale : les sujets doivent être des choses appe-
lées par leurs noms propres et les prédicats doivent être des
adjectifs. Tout le reste est dérivé, par ex. nominalisation
d'adjectifs. - Il faut ajouter les relations = les verbes.

le problème de la dénotation : quand
on a un nom avec article, on a par ex. un homme ou
l'homme; c'est nominalisation de l'adj. « humain » et
alors ce concept est employé comme sujet, alors qu'on
ne parle pas du mot homme mais "d'un certain bipède
qui marche maintenant dans la rue". La référence est
un inconnu X : c'est lui le véritable sujet, et non le
concept ! La dénotation du concept se disjoint ici
de la signification : on renvoie à quelqu'un de précis,

et non à la généralité de "homme", lorsqu'on dit "un homme entra" ou "l'homme que j'ai rencontré". - Si je crois que c'est un vrai sujet et que ce sujet n'existe pas mais est construit, alors j'entre dans une métaphysique des essences au moment où je le prends pour sujet alors qu'il n'existe pas. La faute est dans la confusion entre sujet grammatical et sujet logique, à cause de la similitude entre « le roi de France et Charve » et « le roi d'Angleterre et Charve », alors qu'un de rois existe et l'autre pas. Il faut donc parler d'abord de cette existence puis de la calvitie !
 → Constitution trompeuse qu'il faut reformuler.

Éliminer les sujets grammaticaux qui ne se réfèrent à rien, pour sauvegarder le postulat primitif : le sujet logique est un nom propre qui désigne ce qu'il dit. Et ainsi l'expérience devrait avoir pour chacun de ses éléments un nom propre.

R. appelle description ces faux sujets : prédicats camouflés en sujets, opposés aux noms logiquement propres.

La discordance entre signification et réalité vient de ce camouflage, forme trompeuse qu'il faut analyser pour faire apparaître la phrase d'existence (« il existe tel x ») puis ce qui est prédiqué.

Ex.: « Je rencontrai un homme » = « Je rencontrai x, et x est humain » x est ici un nom propre, égalité désignant/désigné.

[On travaille ainsi sur ces phrases à cause de paradoxes, comme en géométrie.]

- Élimination par là de l'équivoque de la dénotation.
- R. part, de son art, en disant qu'il appelle $C(x)$ une proposition où x est variable et qu'il y met comme dénotations fondamentales tout, rien, ou quelque chose :

$C(\text{tout}) = C(x)$ et toujours vrai.

$C(\text{rien}) = [C(x) \text{ est faux}]$ ~~est toujours vrai.~~

$C(\text{quel}) =$ Il est faux que $C(\text{rien})$ soit toujours vrai.

Trois degrés de complication -

le problème difficile est le passage de "un homme" (= $C(\text{quel})$) à "l'homme"; expression dénotante (intéressante).

Ex.: « le père de Charles II ~~le plus~~ fut exécuté » = « Il y eut un x qui fut père de Charles II et qui fut exécuté ».

Réduction qui abaisse le d, mais qui est la seule manière d'éviter les paradoxes. On n'a plus à dédoubler la notion de sens, ce qui serait le cas si on séparait le sens idéal et le sens existentiel pour comprendre le sujet « le roi de France » quand il n'existe pas de tel roi !

L'adj. ne porte pas sur la classe « roi de Fr. » quand on écrit « le roi de Fr. est chauve » → reformuler ainsi :

« [Il existe un x qui est roi de Fr. et qui est chauve] est jamais vrai. » - C'est très satisfaisant pour l'esprit...
Les « descriptions » ne sont pas des individus, mais des prédicats masqués.

~~Il faut d'abord voir~~ = discussion de cette hypothèse :

Il faut d'abord voir qu'elle a mené à la théorie du tableau.
 On vise toujours à trouver les vrais sujets et à faire passer tout le reste parmi les prédicats; on fait apparaître par là des sujets pour lesquels signification = référence, pour lesquels dire psch. = dire psch. de vrai, pour lesquels être sujet c'est donner ~~ce qu'il dit~~ ce qu'il dit. Exigence de réalisme où les sujets naissent du réel même.

Il part d'une idée d'acquaintance (difficile à traduire): on a une sorte de relation directe avec la réalité qui est à la fois perception des sujets et de leurs propriétés. Et le masque cette « acquaintance » → nouveaux sujets, abstraits, grammaticaux: les universaux.

C'est le vieux problème qui est posé à partir de l'aport précise, de détail, que l'on rencontre dans les expressions dénégatives.


Ce point de détail est traité pour soutenir la doctrine qui fait de nous propres, les vrais sujets et de concepts de prédicats.

Suspicion à l'égard du λ ordinaire, - mais contre le scepticisme qui n'a son fondement que dans ces faux sujets.

→ Thématiser la correspondance entre nous propres et chose singulières, entre adj. et qualité universelles, entre relations, et connexions réelles...

Ainsi est saurée l'idée initiale : faire mention, c'est montrer ce qui est

Un monde avec une structure — puis un langage qui a une structure homologue à celle du monde.

* Wittgenstein, Tractatus, est ainsi préparé : il pose  le monde comme totalité du contingent. est le référent. (1.1 : "le monde est la totalité des faits.")

[un fait, c'est aRb]

le nom	-	est rendu possible par les choses
la proposition	-	les faits
le discours	-	le calcul logique

Les propositions initiales sont postulées (cf. Spinoza).

leur statut logique : un non-sens, car la logique est tautologique et le monde n'y rentre pas ! Il faut montrer ces propositions pour entrer dans le langage, il faut les rejeter comme non-sens aussitôt utilisées.

Relation (spéculaire) de tableau entre \mathcal{L} et monde :

2.04 "nous nous faisons des tableaux de faits" et \mathcal{L} le tableau les éléments sont disposés comme les objets du monde. Mais cette relation est donnée dans elle-même, on ne peut la voir du dehors ; ~~le~~ le tableau montre la relation : pour désigner cela, Wittg. développe (2.15) la notion de forme de depiction (Abbildung).

la difficulté naît quand la forme est discordante : c'est le cas où un tableau représente sans dépendre : c'est l'énigme de la signification — c'est ce que Russell visait quand il parlait des "expressions dénotantes".



[Année]

Grandes oscillations : entre logique formelle pour reformuler le λ ordinaire et analyse du λ ordinaire tel qu'il fonctionne (hors logique ; curiosités, bizarreries...).

Après Russell, on revient de la logique au d'ord.

Russell part d'une hypothèse : le λ bien fait où tous les sujets seraient "logically proper names" peut être construit en rejetant les faux sujets, en reformulant.

↳ à commencer par les sujets ayant ^{article défini} obtenu de sujets individuels — variable x — autour desquels on fait gratter tous les prédicats.

Question : le monde de prédicats est-il aussi vaste que cela ? Peut-on y ranger même des noms ?

C'est la question de STRAWSON, On referring, in Essais d'analyse conceptuelle, publ. A. Flew, Paris, 1986.

STRAWSON

En anglais, la "description" place sous une classe ou attribue une qualité (à la fois extensive et compréhensive); mais Strawson a trouvé une autre fonction que celle-là: la référence, qui est dirigée vers tel ou tel objet ("retour à l'univers" dit Guillaume; cf. "remplissement" de Husserl, "expressions" de Quine).

|| démonstratifs, pron. personnels, noms propres, clauses avec art. défini

Analyse qui se situe hors de la logique: notion d'emploi ("use" - behavioriste et pragmatiste!).

(cf. Wittgenstein II)

Solution moins compliquée que celle de la logique russellienne.

Les expressions démonstr. etc. font mention d'une chose unique, donnée sans description.

"La baleine est un mammifère" est une description, mais ne fait allusion à aucun individu, \neq "La baleine hanta le navire": c'est une toute autre baleine, qui a une tout autre fonction.

Renoncer à une théorie unitaire du prédicat.

On est sur le terrain des fonctions, des tâches, du "purpose" de telle expression.

Opposition: usage référentiel / usage descriptif -

Soit une phrase A_1 qui a son "sens": "le roi de France est sage" - b. 2 Termes sont descriptifs, mais quand il y a emploi dans une situation (cf. Husserl, emploi situationnel, in Log. Unter.), dans telles ~~est~~ circonstances, cela rendra la proposition vraie, fausse, ou ni vraie ni fausse.

Louis^{IV}

Louis^{XV}

non-sens en III^e Rép.!

On laisse la phrase telle qu'elle est, c'est la méthode de l'analyse de l'ordinaire (\neq la méfiance et reformulation chez Russell); on cherche à confronter le sens et les "occasionnelles usées" (pour voir la vérité et l'erreur non pas dans le sens, mais dans l'emploi); le d'ordinaire répond à ses problèmes, comme il faut, mais on ne peut le voir que dans l'emploi. \rightarrow il n'est pas si douteux que Russell pense!

Prendre le noyau descriptif et sa valeur d'emploi (que lui donne l'article - cf. analyse de l'article chez Guillaume), c'est se rendre compte du fait que les mots font mention d'une personne individuelle.
Ce « faire mention » est la même chose, au niveau du

mot, que la vérité/erreur au niveau de la phrase:
c'est le « faire référence ».

Seul son emploi particulier de l'expression lui donne
sa fonction de référence.

L'individu est objet de référence, non de
description.

Strauss renonce à la chimère des "bons propres": il
fait tout concentrer dans la théorie de l'emploi: la
signification est toujours abstraite (cf. Hegel, Phén. 1),
elle est jamais dans le ceci ou le cela, elle est
règle gouvernant l'emploi dans toute circonstance.
La signification doit être exclue du domaine de la
référence ~~et~~ et réciproquement.

"la signification est l'ensemble des conventions qui régissent
l'emploi d'un mot en toute circonstance."

"la référence est le ou les procédé(s) qui régissent
son usage et référence à une réalité unique et
singulière".

(Strauss sante un peu l'échape du fondement
sammaratical de la signification de telle phrase,
à la différence de Chomsky).

La phrase est significative si elle peut entrer en procès de
vérification, c'est-à-dire en procès d'emploi (non de
pseudo-emploi).

Applications: Quant à la phrase "le roi de France", Russell a raison sur 2 points : que la phrase a un sens, mais ne l'a que si c'est fait il existe un roi de France et un seul. Il a tort de dire que la phrase est soit vraie soit fausse et cela de par un élément de l'expression même.

L'erreur n'est pas qu'on a caché un jugement existentiel, mais qu'on a confondu un domaine fictionnel, imaginaire (sens sans référence) avec un domaine où l'on mentionne. C'est une faute, non une erreur. On dit effectivement qu'une chose de signifié, mais c'est sens fictionnel où on ne fait pas mention, la référence étant mise entre parenthèse. (Dans un roman - par ex., on a visée référentiel fictif).

L'art. défini est trompeur, car il semble indiquer l'existence de l'individu décrit. Quand on emploie l'art., on suggère que ~~est~~ le réel comporte l'objet désigné, dénommé. → "it implies" (= implication logique) -

3 points de vue ^{pour le classement} de ces expressions de référence :

1° Degré de dépendance au contexte:

dép. forte : je, il, plus vague : ceci

" faible : le, ...

Ordonner ainsi les indicateurs de référence.

2°/ degré de richesse interne, de valeur compréhensive : degré nul dans les noms propres qui ne décrivent en rien : connotation nulle, dénotation précise. degré maximal dans l'art. défini : le ...

3°/ nature des règles d'emploi :

même des pronoms qui ne prennent leur sens que dans l'emploi suivent encore des règles singulières pour leur emploi : je désigne chaque fois celui qui parle, par ex, et l'article réfère à une chose antérieurement connue par le contexte ou la situation.

- Analyse élégante et simple.

le nom propre cesse d'être revêtu de cette espèce de prestige qu'il a eu en Angleterre avant : il est un cas particulier des conventions singulières, ad hoc dans le cadre de la fonction référentielle.

Intérêt porté sur les indicateurs, l'article surtout, les pron. pers. et démonstr. (cf. Guillaume et Benveniste).

le nom propre est la manière la plus extérieure de se référer à un individu, car il est mis à part par sa graphie, sa majuscule, la convention singulière.

leur valeur chez Russell vient du fait qu'on peut identifier un individu, et l'idéal serait pour lui un nom propre qui aurait à la fois fonction descriptive et référentielle : l'immatriculation en est le type.

Intérêt de cette étude

3 points de vue : 1/ logique du concept, 2/ Phénoménologie de la phrase, 3/ Philosophie pragmatiste.

① Irréductibilité de l'individu à la classe logique : l'étude logique détourne de la question référentielle au lieu de nous en rapprocher. Il faut quitter la question des définitions (que l'on poussait jusqu'à une finesse maximale), pour s'attacher aux contextes.

L'unicité n'est pas le 1 de la logique mathématique, mais elle est l'identification de un parmi tous dans l'emploi.

Vieux problème de l'individu (Aristote : individu comme infima species ?; Leibniz) : l'individu est-il peut-être non logique, non prédicat, mais référentiel et existentiel ?

Ceci recoupe le problème de Frege et Husserl

La phrase est de modèle, car c'est pour elle que vaut le rapport au contexte - notion importante en relation avec celle d'emploi.

C'est sur fond de phrase que nos mots ont valeur référentielle.

Mais cette analyse de la phrase n'est pas poussée ici.

Les 2 fonctions du l (description + référence) sont mises dans la phrase.

Cf. Gardiner : sujet - prédicat

2 questions : que dites-vous ? et au sujet de quoi ? (Sturson p. 40)

La phrase articule les deux : cf. Platon déjà : nom + verbe.

L'intention, le "propos", unit ces deux tâches et cherche des méthodes pour résoudre ces problèmes : la grammaire est l'ensemble de ces méthodes ; l'article est un exemple de cette d'une telle méthode unissant description et référence.

→ Tous les termes sont opérateurs : non.

Sommes donc bel et bien dans une linguistique de la parole, tandis que celle de la langue est "théorie de la structure".

③ Notion d'emploi et philosophie pragmatiste.

concept behavioriste, ou sociologique, ou psychologique.

Notion féconde et suspecte : permettant d'explorer les aspects

non logiques du 1 ordinaire (il n'y a pas d'emploi, en logique),
cette notion désigne une opération ~~de~~ qui semble trop
vague, trop massive, trop courte: car il y a risque
qu'on l'interprète par action-réaction, stimulus....
on alors qu'on cherche seulement l'utilité du 1.

L'intérêt de cette notion est dans le couple opération /
structure:

on donne ici raison au structuralisme en le complétant;
cf. la notion de "méthode", de "règle d'emploi" trouvée
chez Humboldt.

Il y a des méthodes circonstanciées et non-circostanciées
cf. définitions de Strawson de la référence et de la signification.

La notion de référence réorganise le problème du 1.
la signification et l'ense-ble des règles gouvernant
l'emploi: prudence de cette définition, qui n'identifie
pas la signif. et l'emploi, mais fait de la signif.
la condition de possibilité (la règle) de la référence
par emploi.

→ il faut comprendre fonctionnellement (≠ entités sta-
tiques) les rôles de ~~de~~ sujets et d'attributs, les procédés
comme l'article, la majuscule du nom propre, etc...

2 notions :

- manque de logique de l'analyse du sens (il faut d'abord que le sens soit logique)
- peut ce qui fait qu'une phrase est une phrase ?
manque d'étude de la grammaticalite du sens de la phrase (éviter ainsi les écarts de la notion d'usage).

Autre application de la notion d'USAGE :

LE SUJET DU DISCOURS présence du sujet à son discours

Question posée pour la fin, car c'est la dernière question à poser sur la parole, car c'est une fonction réflexive et vient donc après les fonctions du qu'on et du sur qu'on, le qui est une fonction de seconde intention : mouvement de retour, alors que le et est entièrement occupé par son intention.

Les moyens dont dispose le et pour désigner son locuteur sont un cas particulier de ce que nous avons déjà étudié à propos de la référence (connotative, ~~et~~ ≠ dénotative : nous avons ici dénotation ; nous faisons « mention de ») — ce sont les mêmes moyens linguistiques de dénotation d'un individu (noms propres, démonstratifs, pron. pers. ...).

C'est une question dénuée de sens au plan de la langue car la langue est instrument sans sujet, elle n'est pas anonyme (~~ou~~ neutre) car elle est simplement au-dessus de cette question même. Référence et suï-référence sont de la parole (subjectivité) et donc exclues par le structuralisme.

Problème très renouvelé par rapport à la phénoménologie classique où la conscience est sujet en tant qu'intentionnalité; aujourd'hui il faut montrer qu'une réflexion sur soi passé par l'expression linguistique où le sujet a un enracinement linguistique.

Chacun peut se désigner comme sujet au moyen de l. les recherches sur le pronom personnel, les démonstratifs, les temps du verbe, l'affirmation et la négation (où le sujet ainsi que ~~est~~ positionnelle - "oui" et "non").

le l est adressé par et à.

Ex. pronoms personnels

Benveniste PLG, 1966

"l'homme de la langue", "de la subjectivité de le l"

les pron. pers. sont des faits de langue, d'abord. On peut comprendre leur énumération de une langue sans s'inquiéter de savoir de qui ils parlent. Paradigme, liste

d'éléments constitués en rapports d'oppositions:

singulier / pluriel

je / tu



pas 3 éléments, mais couple JE/TU et d'autre part personne (JE ou TU) / non-pers.

corrélation de subjectivité de la couple JE/TU

corrélation de personnalité " " " JE/IL

la chose neutre est un IL aussi car elle s'oppose aux deux sujets qui en parlent, soit le JE qui parle et le TU à qui je parle.

Cette structure est de langue, en dehors de son emploi, cela se voit à leur lexicalisation et à leur grammaticalisation (c'est un paradigme comme les autres). Mais cette étude structurale ne parle pas encore de la signification de ces pronoms, car JE n'est significatif qu'à l'occasion où un sujet se signifie lui-même de l'emploi de JE. La signification JE est chaque fois unique, elle ne se réfère qu'à l'instance de discours où apparaît l'instance linguistique JE; hors de cette instance, JE est un signe aussi vide que le signe CECI.

La signification est absolument singularisée, elle se fait coup par coup de la parole.

- On voit ici la nécessité absolue de la séparation langue/parole.

Mais aussi on voit le passage, la transition qui lie l'un à l'autre langue à parole: la "conversion" ^(Beauv.) d'un fait de langue en un fait de parole se fait ici au moyen d'instruments de conversion. Voilà l'essentiel de l'appropriation de la langue. p. 262

Beauv. p. 254 s.: résume le problème de la communication intersubjective, c'est utiliser ces signes vides toujours disponibles, seulement dénotants, employés dans la situation de discours, liés à l'exercice du d.

— La fin de cette partie du cours n'est donc pas — aboutissement à une autonome langue/parole, mais au contraire à l'appropriation de la langue de la parole, qui est transition langue/parole.

Les indicateurs de personne marquent la prise d'appropriation.

Autre ex: les démonstratifs et les adv. de temps et de lieu
tous ces termes sont liés à la personne qui
parle (ici est lié à je, là à tu...); ce sont des indicateurs ostensifs. Ce sont des instruments qui convertissent le "dire" au "montrer".

De même qu'il y a un non-personne \rightarrow les pron. pers. (IL)
il y a un "là-bas", "alors", "le lendemain", "la veille"...
C'est la série des termes non marqués au pt. de vue de la
sui-référence ou de la rétro-référence.

Ces indicateurs ne consistent pas, ils ne sont pas des "descriptions" au sens Russell, mais désignent la situation des locuteurs par rapport à la présente instance de discours. Ils indiquent, ils font mention ; ils ancrent le discours. (Regard flotte et doit flotter au-dessus des choses - signes absents aux choses !), ils reversent le signe à la chose.

Buv. p.265 : les signes, références, d'objets, sont objets d'analyse structurale, tandis que les indicateurs sont à analyser de leur emploi, de l'achèvement du d. par les instances de discours.

Autre ex. plus général ; le verbe (dans certains des aspects de la théorie du verbe - pas de l'aspect prédicatif !)

"ce qui arrive maintenant" (το νυν ἐπιμαχον - Aristote), le temps présent. C'est l'india temporel qui nous intéresse, avec Benveniste Cf. Gustave Guillaume en rapport à cela.

langue : structures des relations de temps, répertoire de temps

parole : énonciation du temps de sa valeur d'emploi.

Tous les temps sont en perspective par rapport au présent,

Il peut y avoir un présent lié au IL dont on raconte l'histoire. Mais mon discours peut organiser les temps non en fonction de l'histoire mais du discours lui-même et de moi qui parle à toi. (p. 241 ; discours ≠ récit).

→ 2 séries de temps

p. 245

~~l'acte~~ avertissement
récit
(= passé simple)

discours

les 6 tps sont
l'avertissement simple et
composé.

certains emplois de l'infinitif (prospectif)

Sur-référence, ostension et énonciation temporelle
sont sur une même ligne.

Définitions linguistique (non cosmologique!) du présent:

coïncidence des ^{l'événement décrit} ~~actes~~ ~~discours~~ et de l'instance de discours
qui le décrit.

La subjectivité

Conclusion de la partie II sur
la linguistique de la parole.

Catégories linguistique et extralinguistique à la fois, notions à cheval qui mettent en défaut la frontière de la linguistique.

pronon : exemple qui montre bien le fait, car c'est une catégorie finie, un paradigme avec jeux d'opposition, mais il ne prend signification que par l'expérience extra-linguistique des sujets.

acte de montrer pour le démonstratif
acte de poser le sujet pour le pron. pers.

Le linguiste se voit tenté de dire que le JE est une création du λ (Benr. p. 259: "le λ fonde la notion d'ego"), mais c'est être fidèle à l'orientation de Benr. (opposition de sémiologie et de sémantique) ou de dire que la langue a des signes vides créés par la langue, tandis que la valeur sémantique suppose l'appropriation par un sujet qui, dialectiquement, se pose en s'exprimant et s'exprime en se posant. (Benr. p. 260: "le locuteur se pose comme sujet") Ce n'est pas l'expression qui crée la position du sujet; le sujet se pose comme le monde se montre: c'est là le transcendantal qu'il faut supposer pour qu'il y ait signification. C'est l'au-delà mondain que vise le sujet. Le λ est médiation, il est le milieu par lequel le sujet se pose et le monde se montre,

mais il est bien le milieu, non le tout.

— Faut-il donc garder l'idée structuraliste de l'amarophe (d'après de Saussure et Hjelmslev)? "La substance est amorphe", dit des.

Si cela était vrai, nous ne pourrions pas faire le tableau de pron. pers., car pour cela il faut une opposition de la "substance"! Il faut qu'il y ait déjà l'opposition personne / non personne par ex.

— Chomsky est également frappé par ce fait et il suppose donc une "sémantique universelle" car l'hypothèse de l'amarophe rendrait en fait impossible la linguistique.

Il y a phonétique universelle et sémantique universelle; et c'est là-dessus (et non pas de l'amarophe) que ~~la langue~~ chaque langue découpe ses unités.

Cf. p. 135. de Ruwet, Grammaire générative, in Langage (déc. 1966).

— Benveniste fait en réalité un morceau de cette analyse de ses articles, un morceau de cette sémantique universelle, (il n'est pas prisonnier du français puisqu'il fait même appel à des grammairiens arabes!)

La particularité d'une langue est un choix limitatif dans un ensemble universel de possibilités. C'est ainsi seulement que je peux apprendre une langue étrangère, par ex. une langue où les temps du verbe sont perfectif/imperfectif: je la comprends contre ma propre langue, par recours à cette universalité.

la langue est un mixte à double structuration, donc, entre la sémantique universelle et la sémantique particulière. Et cela apparaît à propos de la subjectivité, car c'est là que les langues sont le plus tributaires de l'extra-ling.

Il n'y a pas de "contenu" (au sens Hjelmslev) & les "dénotations" (les "indicateurs") comme & les "connotations"; pas aussi d'arbitraire & les indicateurs primitifs, ~~mais~~ (décomposé de mots ^{quant au}).

mixte, donc, à double structuration linguistique et extra-linguistique — on peut étendre cette détermination à tout le λ , pas seulement aux indicateurs.

l'emploi

à titre aussi nous amène à voir plus qu'au début du cours, maintenant. L'emploi était la mise en oeuvre du schéma, et l'emploi ne touchait en rien à la langue comme schéma et comme algèbre squelettique sans chair (parlée par des gens) ni vêtement (un style).

L'emploi n'est pas seulement la mise en oeuvre. Certes, "il n'y a rien & la parole qui n'ait d'abord été & la langue" — sinon la parole elle-même! Combinai-

sous-lobres, références, phrase, sui-référence, bref :
l'ordre sémantique.

Le schéma n'est jamais que le "prélude" (au sens de Platon)
tandis que l'emploi est "la mélodie même" !

La parole introduit l'emploi sémantique, riche de
la vie que le squelette n'a pas.

Valeur philosophique de cette notion d'emploi :

KANT a introduit cette notion pour passer
d'une théorie du concept à une théorie de
jugement. Là il y a rapport transcendantal,
pour nous, c'est rapport empirique entre langue et
parole, mais c'est exactement parallèle.

Le problème de la critique de la raison pure
est l'application d'un concept { à une réalité
à une intuition

Anwendung

Subsumption : le jugement subsume une chose sous une règle.

Gebrauch

(~~p.~~ p. 209 de l'édition
allemande Acad. Berlin.)

Comment la représentation sort-elle d'elle-même et
s'applique-t-elle à une intuition ? C'est le problème
de la référence.

Passage du pouvoir des règles (la langue a des règles,

comme l'entendement) à la subsumption d'une chose sous une règle.

le jugement ne peut être appris mais exercé ("geübt") ce n'est pas une règle, mais c'est l'usage (ou l'a fait de l'entendement).

- La notion d'usage fait partie d'une philo. critique; elle n'est pas une application, ni appendice behavioriste ou pratique, ajoutée à une théorie statique.

La logique transcendantale du jugement se reflète dans l'empirique linguistique; aux deux plans apparaît la notion d'usage. Parallélisme \rightarrow le problème — ~~mais aussi dans la~~ solution :

Kant la donne \rightarrow le chapitre du schématisme transcendantal = de l'usage d'un concept par rapport à une "condition sensible".

le concept est général - l'intuition est particulière: hétérogénéité qu'il faut résoudre, comme aujourd'hui entre le signe en système chos et la chose dont on fait l'expérience concrète.

\rightarrow chose matérielle ou ~~int~~ sujet parlant -

Kant cherchant un troisième terme qui soit homogène des deux côtés et seule possible l'Anwendung; au niveau

linguistique, nous avons parlé, en ce sens même, de la phrase avec les indicateurs qui permettent la "conversion" ~~de~~ (Beur.) — c'est la problématique kantienne des schèmes.

Non ne développeront pas ce développement des schèmes, mais nous voulons voir quelques points qui nous retrouvent de notre théorie de la parole.

1°) présence du temps et de opérations de l'esprit faite de ce temps.

C'est le cas tant pour le schéma que pour la phrase dite de la parole.

2°) présence de l'imagination productrice :

On peut dire que toute théorie du jugement est liée à l'imagination productrice (singularité qui fait la médiation entre le général et le particulier). Les "indicateurs" sont des productions, les combinaisons libres de phrases inédites utilisent eux aussi des moyens de production — médiation entre signe et chose.

3°) schème ≠ schématisation

— isme n'indique pas une théorie, mais indique le mouvement de schématisation.

p. 152 de la trad. : c'est une métaphore qui emploie le schème et fait ainsi le travail du passage du concept au jugement.

Le mot de méthode était rencontré chez Strawson.
Essai de résoudre un problème par cette méthode.

Notre de la phrase sur le pla a-priori ce que Kant
dit, on pla transcendental, du jugement, pour faire
la transition d'une théorie de la langue à une théorie
de la parole.

résumé: 1° temporalité 2° génération 3° méthode

